

La Porte Brunet

Dans les premiers jours de juin 1935, Claude Cahun¹ avait réuni quelques amis dont elle imaginait que les qualités et les intentions respectives trouveraient à se combiner dans la perspective d'une action commune. Il y avait là Suzanne Malherbe (amie intime de Claude), Henri Michaux, René Crevel et son amie, Mops Sternheim-Ripper, Tristan Tzara et les jeunes camarades du « groupe Brunet » : Jean Legrand, Nine Goffin, Néoclès Coutouzis, Lilette Richter, Pierre et Simone Caminade. Ce n'était pas la première fois que l'atelier du 70 bis, rue Notre-Dame-des-Champs s'ouvrait aux échanges, aux débats qui mobilisaient alors les intellectuels autour de l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires (AEAR), mais cette rencontre de juin allait prendre un tour bien particulier. De quoi s'agissait-il ?

Claude Cahun et le groupe Brunet² ont entrepris de rédiger un projet de manifeste – *La culture, dernière étape de l'impérialisme* – qui, selon Pierre Caminade, s'en prenait vigoureusement au Congrès international pour la défense de la culture, prévu à la Mutualité, sous l'égide de l'AEAR, elle-même sous l'emprise directe du parti communiste. Ce texte passionné, marqué par un extrémisme idéologique et, aussi, une bonne dose d'irréalisme pratique, demeura dans son état premier et n'eut pas de suite. Du moins mit-il à jour les différences d'appréciation, sinon les antagonismes, entre les interlocuteurs. Chacun, contrairement aux espérances, repartira conforté dans ses résolutions personnelles. Henri Michaux en sortit un peu plus convaincu du carac-

Présence de Pierre Caminade

tère parfaitement désespéré de la politique, surtout culturelle ; René Crevel, écoeuré par les manœuvres du parti communiste à l'égard des surréalistes, « prenait toujours plus conscience de la part énorme d'escroquerie intellectuelle que recelait ce congrès, auquel il avait tant travaillé, au regard de la pensée révolutionnaire³ », et se suicidait quelques jours plus tard (18 juin 1935) ; Tristan Tzara allait, lui, enchérir sur la mauvaise foi et s'engager à fond aux côtés des staliniens ; Claude Cahun conclut à une radicalisation de ses positions et ira rejoindre dès sa fondation, en septembre-octobre 1935, le regroupement Contre-Attaque, en compagnie d'André Breton et de Georges Bataille. Quant à Pierre Caminade, il démissionnera de l'AEAR en solidarité avec les surréalistes et donnera cette date de 1935 comme un tournant dans ses engagements militants... Il a 24 ans. Il sait qu'il aura à faire vivre, à faire valoir un itinéraire intellectuel, sensible, politique qui fut étonnamment précoce et déjà fortement déterminé.

J'ai amorcé cet essai en évoquant la figure de Claude Cahun. Bien des motifs m'y inclinent. Mais il en est un qui domine. J'ai rencontré Pierre Caminade dans ce sillage, comme je rédigeais une monographie sur une « héroïne » (c'est un mot qu'elle affectionnait) qui était alors largement méconnue. Pierre m'a fourni, très spontanément, son témoignage. Il a su restituer, animer une figure qui demeurerait, pour lui, « toujours au premier plan d'une certaine mémoire affective-poétique-intellectuelle⁴ » et, à travers elle, bien des aspirations, des exigences qui prenaient dans sa parole une proximité, une actualité troublantes. J'ai relu les lettres qu'il m'écrivait et je ne puis cacher mon émotion. J'ai aimé cet homme, d'une autre génération, mais d'une vitalité, d'une curiosité, d'une liberté intellectuelle et morale qui font toute la jeunesse du monde... Je n'oublierai pas la dernière image, quelques jours avant qu'il ne disparaisse – l'étrange coïncidence qui nous vit à La Seyne à ce moment-là ! – où vint se mêler à l'affection le pressentiment poignant de l'ultime. Au moment où nous le quittions, il eut ce geste insistant de la main qui nous sembla durer une éternité, un adieu qui n'en finirait pas et dont le souvenir fait encore toute la présence.

En quittant Montpellier pour s'installer à Paris en 1933 (après quelques incursions en 1931-1932), Pierre Caminade, si jeune, apportait déjà une riche expérience. Il avait achevé sa licence en droit,

il avait fondé le Ciné-club de Montpellier avec Henri Féraud et Néoclès Coutouzis ; il s'était lié avec le groupe de Carcassonne (Joë Bousquet, Claude Estève, Ferdinand Alquié, René Nelli), il venait de publier un recueil de poèmes (*Se surprendre mortel*)... À Paris, il allait rejoindre son ami Jean Legrand (qui avait quitté Montpellier dès 1929⁵), bientôt suivi de Néoclès Coutouzis. Le groupe Brunet se formait. D'abord réunion de camarades de jeunesse, il va progressivement, autour de Jean Legrand, développer un projet dont les enjeux politiques et existentiels ne cesseront d'habiter la pensée de Pierre Caminade sa vie durant, même après que le compagnonnage aura perdu de son intensité.

Nous sommes à la fin de 1932, début 1933. Pierre Caminade, en compagnie de Jean Legrand, participe aux réunions préparatoires à la constitution de l'AEAR. Cette association, au départ assez largement ouverte aux intellectuels de gauche indépendants, fut rapidement sous l'emprise exclusive du parti communiste, soucieux de se plier aux directives de plus en plus sectaires de l'Internationale (dominée par Moscou). Pierre Caminade décide de démissionner des Jeunesses communistes (juillet 1933) – « contre le stalinisme et la théorie du socialisme dans un seul pays⁶ » – pour adhérer à la Ligue communiste trotskiste dont il soutiendra l'intégration dans le parti socialiste (SFIO) en 1934. Ainsi, c'est dans ce qu'on appelait alors « l'opposition de gauche » à l'AEAR⁷ qu'il va être amené à prendre fait et cause pour les surréalistes qui sont en difficulté, et à rencontrer André Breton auquel il remet son recueil *Se surprendre mortel*, publié par Joë Bousquet aux éditions Chantiers. Il n'était probablement pas un inconnu pour André Breton et ses proches. Ferdinand Alquié ou Joë Bousquet avaient dû parler de leur jeune ami de Montpellier. Aussi Paul Eluard lui demandera-t-il d'apporter sa contribution à une enquête de la revue *Minotaure* : « Quelle a été la rencontre capitale de votre vie ? » (n°3/4, 1933).

A la « section littéraire » de l'AEAR, il va retrouver Claude Cahun qui, elle-même, se rapproche des surréalistes. Il l'avait rencontrée peu de temps auparavant par l'intermédiaire de Jean Legrand. – « 1933, fin octobre. Le hall d'un cinéma du XVIII^e arrondissement (le Studio 28 ?). Jean Legrand m'y avait amené à ce rendez-vous avec Claude Cahun. Soudain *l'insolite*, *l'insolite* fait femme, une sorte de coup de foudre par

Présence de Pierre Caminade

surréalité. Jean m'y avait préparé pourtant. Et je ne sais qui j'ai vu, je ne l'ai jamais su. J'avais alors vingt-deux ans, elle en aurait dix-sept de plus que moi. On ne comptait pas⁸. » Souvent Pierre me dira sa fascination pour cette femme aux cheveux très courts, parfois teints de diverses couleurs (elle eut longtemps le crâne rasé), qui mettait dans la conversation autant d'intensité que d'exigence. – « Je me disais : *c'est une femme que tu aurais dû aimer*⁹. » Observation rétrospective assez singulière quand on sait les goûts de Claude Cahun, orientés vers les femmes, mais qui met bien en relief la complexité aussi de la séduction qu'elle exerçait et qui excédait tous les genres.

Ainsi, en juin 1935, Pierre Caminade se retrouve avec ses jeunes amis du groupe Brunet, accompagné de Claude Cahun, pour appuyer la demande de libération de l'écrivain et militant révolutionnaire Victor Serge, alors retenu en URSS, et soutenir énergiquement les surréalistes dans une séance mémorable du Congrès international pour la défense de la culture. On sait que les communistes s'opposèrent à l'intervention d'André Breton (sous le prétexte d'une récente altercation avec un membre de la délégation soviétique, Ehrenbourg). C'est Paul Eluard, après le suicide de René Crevel, qui obtint l'autorisation de lire le texte de Breton, à la fin du Congrès, quand les lumières s'éteignaient et que les assistants étaient priés de sortir ! Le suicide de René Crevel a profondément marqué Pierre Caminade. Il y reviendra, trente après, dans une lettre à Henri Deluy (directeur de la revue *Action poétique*) : « J'ai connu René Crevel à Pâques 1932 (j'assistais à une réunion préliminaire à la fondation de l'AEAR, rue saint Dominique, je crois), nous nous sommes rencontrés quelques fois en 33-34, puis, après une séparation d'une année, environ, deux ou trois jours avant sa mort, chez une amie commune, Claude Cahun. (...) Je suis très ému, mais aussi indigné, que vous ayez rendu hommage à René Crevel et évoqué le Congrès de 1935. (...) Ce n'est pas la bourgeoisie française qui s'est vengée, comme l'écrit Denise Miège, c'est le stalinisme et ses alliés d'alors¹⁰. »

Les rencontres avec Claude Cahun vont se succéder « au cours des années 1934-35 ». Pierre Caminade se rend à « l'atelier » en compagnie de Jean Legrand, Néoclès Coutouzis et leurs amies respectives. Il faut s'imaginer de très jeunes hommes, engagés alors, et vigoureusement, dans la mouvance révolutionnaire, disposant de

moyens matériels particulièrement précaires (Pierre a souvent insisté sur ce point – il ne pouvait pas « rendre » les invitations de Claude et de Suzanne) –, astreints à travailler (de petits boulots, en attendant toujours mieux...), et investis corps et âme dans « l'expérience amoureuse » dont ils commencent à développer certaines thèses à longue portée sur lesquelles nous reviendrons. De l'autre côté, il y a Claude et Suzanne, couple homosexuel, issues de la grande bourgeoisie, disposant de ressources matérielles conséquentes et d'un bel appartement pour recevoir les amis... L'attitude de Claude Cahun, dont la motivation politique est récente, tardive si l'on veut, qui adopte des cheminements complexes, sophistiqués, paradoxaux, où la révolte vaut souvent pour elle-même, a bien de quoi déconcerter ses jeunes camarades ! A leur enthousiasme révolutionnaire pur et dur, leur amoralisme hédoniste, leur cynisme même, elle opposera un pessimisme actif, un franc immoralisme à la fois individualiste et altruiste, qui connaît ses valeurs (*retournées* au sens nietzschéen).

Les relations directes entretenues par Pierre Caminade avec le milieu surréaliste, réuni autour d'André Breton, n'iront guère au-delà de 1935. Toutefois quelques contacts furent engagés, à la fin des années trente, avec *Les réverbères*, puis, en 1942, avec *La main à plume*, revues animées par Noël Arnaud, Jacques Bureau, Gérard de Sède et Jean-François Chabrun, sans qu'il y ait eu de collaboration réelle ni d'incidences notables, si ce n'est l'amitié fidèle de Nadine Lefébure¹¹.

En 1945, à l'occasion d'une communication sur le peintre Max Ernst¹², qui, en effet, avait mené très loin la « révolution du regard » et s'attachait à conjuguer poésie et peinture, Pierre Caminade revient sur l'élaboration du pamphlet de Claude Cahun, *Les paris sont ouverts*¹³, dont un extrait avait été cité dans un numéro spécial des *Cahiers d'art*¹⁴ consacré au peintre. Ce texte orienté contre la poésie de propagande et, singulièrement, contre la politique culturelle du parti communiste qui trouvait en Aragon un thuriféraire particulièrement zélé, avait fait l'objet de nombreuses discussions rue Notre-Dame-des-Champs. Les jeunes amis du groupe Brunet faisaient valoir des observations, sinon des objections, que Claude Cahun refusait d'endosser entièrement et dont elle fit état dans les deux dernières pages. Elle y reviendra encore dans ses *Carnets*, après la guerre. Signalons qu'André Breton, dans la

Présence de Pierre Caminade

conférence de Bruxelles (1934), englobera l'apport spécifique du groupe Brunet dans l'extrait qu'il tire des *Paris sont ouverts*¹⁵.

Comment situer brièvement le différend ? Pierre Caminade met l'accent sur une formule utilisée par Claude Cahun qui, en effet, est riche de conséquences et profile bien les enjeux philosophiques et politiques. Elle écrit : « Je l'ai soumise (ma conclusion) à des camarades que la question n'intéresse qu'incidemment. Ils m'ont apporté leur point de vue 'historique'¹⁶. » D'où, observe Pierre Caminade, « Cahun par cet adverbe voulait faire de nous des spécialistes politiques. Or nous étions devenus des militants parce que nous nous étions contre toute spécialisation et nous étions hostiles à toute spécialisation parce que nous nous étions marxistes¹⁷. » Vivement impressionné par les thèses du jeune Marx sur l'aliénation (*Critique de l'économie politique*) dont il favorisera la publication (chez Alfred Costes, originaire de Montpellier), Pierre Caminade se prononce pour un dépassement volontariste des contradictions qui doit ouvrir la voie à « l'homme total ». Il en va de la poésie comme de toutes les pratiques artistiques, elle appartient comme telle à un moment de l'histoire qui touche à sa fin. A se perpétuer, sous des formes usuelles, elle prolonge une aliénation qu'elle s'essaie encore à masquer. Il s'agit non seulement de penser, mais de mettre en pratique cette dernière phase d'un processus historique où la poésie est sommée de se surmonter elle-même « ici et maintenant ». Elle doit s'assimiler la vie quotidienne et se fondre dans une existence libérée, renouvelée, transformée. La révolution commence au cœur de la vie personnelle, dans la modification radicale des rapports sensibles, amoureux, esthétiques ; elle brise d'emblée avec les activités « séparées », la pratique littéraire, les genres, les modes, la carrière... Aussi, convient-il d'en finir avec les *mythes*, « les mythes sur lesquels repose la culture capitaliste », rompre avec les valeurs artistiques et idéologiques dominantes, y compris dans le champ des avant-gardes qui n'ont pas encore vaincu la représentation de l'art comme activité spécifique, spécialisée. On reconnaîtra, et c'est absolument remarquable, certaines des thèses exposées vingt ans plus tard par Henri Lefebvre¹⁸ puis réélaborées par l'Internationale situationniste, singulièrement dans les ouvrages de Guy Debord et de Raoul Vaneigem (auquel Pierre Caminade consacra une étude ample et appuyée¹⁹).

Ce seront aussi quelques-uns des grands thèmes de Mai 68. Dès le début des années trente, le groupe Brunet avait placé au cœur de son action politique l'expérience amoureuse, la libération sexuelle, seules capables de surmonter le clivage entre l'art et la vie « dans la perspective de *l'homme possible* d'une société sans classe ». Il s'agissait d'associer étroitement l'action révolutionnaire et l'émancipation des mœurs, à la fois dans l'esprit libertin de Laclos (cela vaut particulièrement pour Jean Legrand), corrigé par Charles Fourier et Paul Lafargue²⁰, et étayé par les travaux de Wilhelm Reich (qu'ils semblent découvrir à l'époque). D'où l'incitation aux échanges de partenaires – pour forcer le « mur de la vie privée » –, d'où le souci de la jouissance féminine, le refus de la procréation, de la famille, et la mise en avant des valeurs éminentes, quasi exclusives, de la sensualité (la « position sensorialiste » de Legrand), prototype de la poésie enfin identifiée à une « insurrection vitale ». Mais la sexualité était, pour Claude Cahun, une affaire suffisamment compliquée, « très cérébralisée », source de bien des interrogations distancées, pour qu'elle se retrouve jamais dans ce côté « expérimental », dans cette insistance physiologique, sexologique, psychanalytique, qu'elle ne cessera de brocarder dans ses « carnets » !

Certes, c'était placer le surréalisme face à ses exigences, en quelque sorte le sommer de radicaliser ses vues. Claude Cahun ne l'ignorait point. Elle était sensible à ces observations qu'elle ne prenait pas tant comme des objections que comme des provocations, des incitations. Mais, indépendamment même de ses intérêts surréalistes, et malgré les débats autour des œuvres de jeunesse de Marx, elle n'avait pas la « foi », ni hétérosexuelle, ni marxiste, et se méfiait des pures utopies. Trop attachée aussi à une représentation du poète, probablement héritée de son milieu symboliste, comme un être d'exception, inspiré, marqué d'un destin hors du commun. Pour une grande idéaliste, elle avait le sens des réalités, bien dans l'esprit d'un Schopenhauer. Elle doutait du salut par l'histoire et n'imaginait pas que l'humanité fût jamais en mesure, ou dans un « temps indéterminé », de se passer des mythes qui l'ont instituée ! Si la « poésie est consubstantielle à cette volonté de transformer la vie quotidienne », comme l'écrit fortement Pierre Caminade, pour Claude Cahun, elle n'y

Présence de Pierre Caminade

peut parvenir qu'en maintenant sa spécificité, et les qualités d'un langage qui lui est propre...

Pierre Caminade reviendra sur ce débat, des années plus tard, dans son ouvrage : *Image et métaphore*²¹. On voit qu'il n'avait rien perdu à ses yeux de sa pertinence. Ce livre solidement élaboré, si intéressant dans sa forme puisqu'il tient tout autant de l'essai, qui retrace un itinéraire intellectuel circonstancié (les relations avec le groupe Brunet, avec Claude Cahun), que de la thèse (problématique des tropes, situation respective de l'image poétique et de la métaphore), rend parfaitement compte de ce qu'il y avait de plus *avancé* dans les idées développées durant les années trente. Ce sont les mêmes questions qui sont abordées, mais avec un recul, une distance qui faisait probablement défaut dans les positions les plus radicales de sa jeunesse. L'art, la poésie sont pleinement donnés, réaffirmés, comme une chance de libération individuelle et collective, à condition qu'ils s'inscrivent dans la vie immédiate et sensible. On peut dire que ce sera l'intuition de toute sa vie. Donner à la langue poétique une respiration, un élan qui témoignent d'un sentiment profond de l'existence dans son expérience concrète, charnelle : faire que l'image demeure fidèle à la sensation, à cette phénoménologie du corps éprouvé, épousé, réalisé dans le monde, parmi les choses dont il découvre et exalte les fugitives complicités. Pierre Caminade sera toujours intéressé par la question du langage poétique, non pas en soi, pour des motifs rhétoriques, mais comme vecteur matériel d'une « sensation sentie ». (Je me souviens de sa lettre où il traitait de la phonématique dans les ellipses angoissées du grand poète Magloire-Saint-Aude !) On retrouve toujours l'esprit des premiers poèmes dans les notes prises avec Madeleine Caminade à propos de ces « ficelles », défaits des paquets du courrier et abandonnées sur le chemin par les facteurs, qui tracent d'étonnantes figures matérielles, sensuelles, infiniment suggestives.

Au milieu des années trente, l'intensité des expériences, des aspirations, des engagements militants semble provoquer une sorte de contrecoup. Et puis la réalité des temps vient heurter la nécessité intérieure. D'abord le service militaire (1935), puis l'affrontement à ce qu'on appelle le « monde du travail », puis une rencontre qui va

déboucher sur le mariage, la naissance de deux enfants... Pierre ne se retrouve guère dans cet enchaînement... Il écrit peu, prend du champ par rapport à l'activisme politique et culturel ; les relations avec le groupe Brunet se distendent ; Claude Cahun quitte Paris en 1937.

Mais il y aura ce « 27 ou 28 décembre, au bar du Capoulade. J'avais 26 ans. Quand j'entrai, une jeune fille, blonde, 20 ans, s'ennuyait. Un échange de sourires, quelques mots, l'accord s'est noué très vite... » Pierre venait de rencontrer Christiane Rochefort. Il veut reprendre goût à l'écriture. Ils rédigeront ensemble, en 1939, un petit essai dense et passionnant – *Sans classe*²² –, très représentatif des logiques les plus subversives de ces années-là (le surréalisme, *Contre-attaque*, *Acéphale*, les références à Sade, Nietzsche, Blanqui), ces années qu'exaspèrent le recul, la débâcle des luttes sociales, la montée des fascismes, mais aussi avant-coureur de bien des thèses qui vont se multiplier dans l'ultra-gauche durant les années soixante, au moment où renaît le « le désir de révolution ». Devançant *Arcane 17* d'André Breton, et bien des revendications féminines (plutôt que « féministes »), il met au cœur de l'espérance révolutionnaire l'émancipation de la femme (à travers l'éloge des « déclassées »), la libération des perversions amoureuses, un amoralisme tonique et hédoniste, un activisme groupusculaire (sur le mode de la société secrète) et tout cela dans une écriture virulente, libertaire, offensive, sinon « terroriste ! » (« Ils n'ont aucune pitié. Ils sont devenus durs comme la verge en érection ! »)

Comme pour bien d'autres, les réalités de l'heure ne laisseront guère de champ à cette forte déclaration d'intentions. Pierre Caminade est mobilisé la mort dans l'âme. La guerre et l'Occupation ne feront que confirmer ses désillusions révolutionnaires, et son dégoût de la violence partout déchaînée, mais renforceront aussi ses convictions pacifistes et internationalistes. Il souffrira du retour éhonté des nationalismes, des chauvinismes – « le sol-le sang qui monte à la tête » – y compris parmi la Résistance. Il ne cessera, même dans ses « années terribles », d'exalter l'amour et la vie, vraie revanche contre tout ce qui avilit. Et ce sera *Aveline*, publié seulement en 1948. Eloge de la sensation quand elle se métamorphose en tendresse et lyrisme.

Dans les années cinquante, Pierre Caminade fera valoir ses convictions humanistes en participant activement au Mouvement de la paix. Mais ces années de guerre, propices à tous les malentendus,

Présence de Pierre Caminade

seront l'objet d'un nouveau différend avec Claude Cahun qui a échappé de peu à l'exécution après avoir été condamnée à mort par les Allemands. (Elle s'en prit tout particulièrement à Jean Legrand dont elle accusait, pour le moins, la « désinvolture ».) Mais un hasard heureux les fera se retrouver, pour le bon motif, un moment à Paris. Au tout début des années cinquante, sortant d'une réception en l'honneur du résistant Yves Farge²³, Pierre Caminade avise, le précédant de quelques pas, celle qu'il n'avait pas revue depuis plus de quinze ans. « Nous traversons la rue. Nous entrons dans le café qui fait le coin de la rue de Sèvres et de Vaneau. Je m'étais rasé le crâne en 1945-46, en signe libertaire et anodin contre la tonte des femmes qui avaient fréquenté les Allemands. Elle, toute noire, notre entrée provoque des mouvements divers, et des étonnements audibles, onomatopées²⁴. »

François LEPELIER

NOTES

1. Claude Cahun, pseudonyme de Lucy Schwob (1894-1954). Voir, François Leperlier, *Claude Cahun, L'écart et la métamorphose*, Jean-Michel Place, 1992.
2. Jean Legrand et Nine Goffin habitaient avenue de la Porte Brunet, Paris XIX^e.
3. Pierre Caminade, *Lettre à Henri Deluy*, 12 février 1966 (inédite).
4. Pierre Caminade, *Lettre à François Leperlier*, 25 juillet 1991.
5. Jean Legrand (1910-1982). Essayiste et romancier, il publiera *Voies et détours de la révolution* (LGT, 1941), *Journal de Jacques et Aurette et Jacques* (Gallimard, 1946), puis *Jacques ou l'homme possible* (Sagittaire, 1947), *L'homme manifeste* (LGT, 1947). Il laissera de nombreux inédits recueillis par P. Caminade.
6. Pierre Caminade, *Note biographique* (27 septembre 1985).
7. Sur cette période voir, François Leperlier, *op.cit.*
8. Madeleine et Pierre Caminade, *Claude Cahun*, Entre soi, 1997.
9. *Op.cit.*
10. Pierre Caminade, *Lettre à Henri Deluy*, 12 février 1966.
11. Voir, M. Fauré, *Histoire du surréalisme sous l'Occupation*, La Table Ronde, 1982.
12. « J'ai fait cet exposé le vendredi 30 octobre 1945, maison de l'Université, 47, Bd Saint-Michel ; la réunion (nombreuse) avait été organisée par une jeune Union des Ecrivains et Artistes qui, je crois, a eu une vie éphémère. » (P. Caminade, *Lettre à F.L.*, 23 octobre 1991).

13. Editions José Corti, 1934.
14. Max Ernst, *Œuvres 1919-1936*, Cahiers d'Art, 1937.
15. André Breton, *Qu'est-ce que le surréalisme ?* R. Henriquez, 1934.
16. « Historique », au sens du matérialisme historique (marxiste).
17. Pierre Caminade, *Avec Max Ernst*, note inédite, 30 octobre 1945.
18. Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, l'Arche, 1961.
19. Pierre Caminade, *Morale sans moralisme. A propos du 'Traité de savoir vivre à l'usage des jeunes générations' de R. Vaneigem*, Association Guillaume Budé, Paris, avril 1968.
20. « Le droit à la paresse ne signifiait rien pour nous si l'on ne découvrait pas une méthode qui apportât à tous le droit à la jouissance » (P. Caminade, *Aveline*, 1948, p. 73).
21. Editions Bordas, 1970.
22. Christiane Rochefort, Pierre Caminade, *Sans classe. Points de départ pour le renouveau révolutionnaire*, juillet 1939.
23. Yves Farge (1899-1953), rédacteur en chef du *Progrès de Lyon*, résistant (*Les combattants de la liberté*), commissaire de la République à la Libération, ministre du Ravitaillement en 1946, il dirigera l'hebdomadaire *Action* et présidera « Le Mouvement de la Paix ».
24. Madeleine et Pierre Caminade : *Claude Cahun*, Entre soi, 1997.